

— Des difficultés sont survenues entre la France et le Siam en Asie.

Des engagements ont eu lieu entre les troupes de débarquement sur les bords de la rivière du Mékong. Un détachement de marins s'est emparé de deux forts avec une perte de six tués ou blessés. En face de Bangkok, la capitale de Siam, le calme semble régner. Mais les navires de guerre français sont prêts à tout événement.

Dans ces engagements les Siamois ont perdu beaucoup de monde.

— On se propose à Québec de former une compagnie pour l'exportation du foin pressé en Angleterre. On dit que Québec offre des avantages exceptionnels pour ce genre de commerce.

— On écrit d'une ville de l'Ouest des Etats-Unis :

Il y a ici pour le moins 7 à 8,000 canadiens. A cinq ou six exceptions près, il n'y a que les marchands qui soient à l'aise. La plupart de nos Canadiens travaillent dans les moulins à scie et les chantiers et fort peu parmi eux vivent dans l'aisance. Beaucoup de bonnes et honnêtes familles sont découragées ; en proie à la nostalgie, elles voudraient retourner au Canada. Hélas ! on vit au jour le jour, mais chercher à économiser le prix du voyage est pour plusieurs une tentative inutile.

*L'émigration.*—Nous extrayons ce qui suit d'un excellent article de M. G. Vekeman, rédacteur du *Peuple*, à Bay-City :

" Je me contenterai d'appeler l'attention de mes lecteurs qui s'intéressent au sort de nos frères du Canada, sur cette espèce de fascination que les grandes villes opèrent sur les populations rurales.

" Bien souvent, lorsque les beaux messieurs et les belles dames de la ville vont faire un tour à la campagne, ils étalent un luxe et ils montrent une bonne humeur qui produisent un grand effet sur les rudes et modestes ouvriers des champs. Ceux-ci s'imaginent que tout ce qui brille est de l'or pur et qu'il suffit d'habiter un centre industriel pour vivre en rentier. Ils comparent le salaire de ceux qui travaillent dans les usines et les moulins avec leur propre salaire et ils s'imaginent que la plus mauvaise part leur est échue.

" Ils se trompent.

" Ceux qui quittent une terre pour aller travailler dans les établissements industriels, le regrettent neuf fois sur dix. Ils gagnent de 6 à 12 dollars par semaine, mais, généralement, ils dépensent tout jusqu'au dernier centin. Il y a des exceptions, mais elles sont rares.

" Et qu'on n'aille pas me faire dire que ces braves gens se conduisent mal et gaspillent leur argent. Non ! ils ont besoin de tout ce qu'ils gagnent pour subvenir aux besoins de leur famille. On n'a rien pour rien dans les villes ; la ménagère ne peut mettre un oignon dans sa soupe ni un morceau de bois dans son poêle sans que cela lui coûte de l'argent. Directement ou indirectement, on paye même pour l'eau, pour une eau de beaucoup inférieure à celle de nos belles fontaines canadiennes.

" Puis, l'ouvrage manque assez souvent ; les plus heureux chôment au moins quelques semaines par année.

" Le cultivateur, lui, ne passe pas à travers la vie sans subir de rudes épreuves ; mais, tout bien considéré, il ne peut qu'y perdre en abandonnant les travaux des champs pour ceux des établissements industriels.

" Voici un cas qui se présente souvent.

" Un canadien jeune et vaillant, n'ayant pour toute fortune que son courage, ses deux bons bras et sa confiance en Dieu, se met sur une terre. Pour commencer, il n'a pour ainsi dire que des dettes. Mais, comme sa conduite est bonne et sa réputation excellente, il trouve à crédit les objets indispensables et, aidé par une compagne dévouée et courageuse, il se met bravement à la besogne. La terre s'élargit et s'améliore, son petit troupeau gagne en nombre et en valeur, l'aisance est proche... Mais, une mauvaise récolte, la visite de parents ou d'amis qui travaillent au loin, l'éblouissent par leur luxe ; une cause ou l'autre enfin, le découragent. L'encan de son bien est annoncé ; terre, maison, bétail, récoltes, tout est vendu. J'en ai vu comme cela, qui se croyaient pauvres ; et qui partaient avec quatre ou cinq piastres, après avoir payé toutes leurs dettes. Quelques-uns, arrivés en pays étranger, restaient fidèles à leur bonne et honorable profession. D'autres se mettaient à travailler pour le compte d'un maître. Combien y a-t-il, parmi ces derniers, qui soient parvenus à conserver leur argent, à grossir leur trésor ? Je crois qu'ils sont rares.

" Sans vouloir attaquer ou défendre l'émigration, j'en arrive à cette conclusion que peu d'hommes sérieux trouveront défectueuse :

" Généralement, les cultivateurs sont plus heureux qu'on ne le croit et qu'ils ne le croient eux-mêmes.

" Ils s'en aperçoivent lorsqu'ils ont passé quelques années loin de leur modeste maison des champs où ils jouissaient de ce bien estimable : la liberté."